

GILBERT SINOÛÉ

LE FAUCON

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- L'ENFANT DE BRUGES, *roman*, 1999 (Folio n° 3477).
À MON FILS À L'AUBE DU TROISIÈME MILLÉNAIRE, *essai*, 2000
(Folio n° 3883).
DES JOURS ET DES NUITS, *roman*, 2001 (Folio n° 3731).

Aux Éditions Denoël

- AVICENNE OU LA ROUTE D'ISPAHAN, *roman*, 1989 (Folio n° 2212).
L'ÉGYP TIENNE, *roman*, 1991 (Folio n° 2475).
LE POURPRE ET L'OLIVIER, *roman*, 1992, nouvelle édition révisée et complétée
(Folio n° 2565).
LA FILLE DU NIL, *roman*, 1993 (Folio n° 2772).
LE LIVRE DE SAPHIR, *roman*, 1996. Prix des Libraires (Folio n° 2965). Nouvelle
édition revue par l'auteur en 2004.
LE ROYAUME DES DEUX-MERS, *roman*, 2018.

Chez d'autres éditeurs

- LE DERNIER PHARAON, *biographie*, Pygmalion, 1997 (Folio n° 5265).
L'AMBASSADRICE, *biographie*, Calmann-Lévy, 2002.
LES SILENCES DE DIEU, *roman*, Albin Michel, 2003.
AKHENATON, Le dieu maudit, *biographie*, Flammarion, 2004 (Folio n° 4295).
UN BATEAU POUR L'ENFER, *récit*, Calmann-Lévy, 2005.
LA REINE CRUCIFIÉE, *roman*, Albin Michel, 2005 (Folio n° 4631).
LE COLONEL ET L'ENFANT-ROI, *récit*, Jean-Claude Lattès, 2006 (Folio
n° 4803).
MOI, JÉSUS, *roman*, Albin Michel, 2007.
LA DAME À LA LAMPE, *roman*, Calmann-Lévy, 2008 (Folio n° 4906).
EREVAN, *roman*, Flammarion, 2009.

Suite des œuvres de Gilbert Sinoué en fin de volume

LE FAUCON

GILBERT SINOUE

LE FAUCON

roman

nrf

GALLIMARD

Selon une vieille légende, il faisait ce jour-là une chaleur infernale. Un chasseur poursuivait une gazelle, mais la soif commença à le tenailler. Il partit à la recherche d'un puits. Lorsqu'il le trouva, il était à sec. Quelque temps plus tard, on découvrit le corps du chasseur étendu près de celui de la gazelle. Tous deux morts de soif. Sur le lieu de sa mort on érigea une tour de guet, et comme nul ne se souvenait du nom de l'homme, on lui donna un surnom : « le père de la gazelle », et ce surnom devint par la suite celui d'une île, puis celui d'un pays.

1

Du ventre de ma mère, quand suis-je sorti ? Quel prince, quel émir, quel roi se déracine vraiment, définitivement de ce royaume-là ?

Octobre 2004, Al-Aïn

Les hommes vivent et meurent.

Me voici au couchant de ma vie.

Je suis né le 6 mai 1918.

J'ai quatre-vingt-six ans.

Ou plus ? Ou moins ? L'un des avantages de la vieillesse est la faculté de l'esprit humain à ne conserver que l'essentiel.

Une certitude : j'ai mille ans de souvenirs.

En cette heure où le jour décline, assis en tailleur, comme au temps de ma jeunesse, au sommet de cette dune, ces souvenirs, je les vois qui défilent en cortège sur la ligne d'horizon.

Visages aimés, tous aimés, moins aimés, éperdument aimés.

Je vois des villes qui s'enchevêtrent dans la chevelure du temps. Des villes aux vastes avenues inspirées d'autres villes et qui se dressent désormais ici, sur ma propre terre où n'existaient alors que les routes du vent. Je vois des gratte-ciel et des jardins, là où ne poussait que la rocaille. Des palmiers, des nuées de palmiers. Des écoles, des universités, des hôpitaux, des musées, et tant d'autres rêves devenus vrais. Un mirage devenu pierre et acier.

Ce ne fut pas simple, mais ce fut exaltant.

J'ai tiré des entrailles du désert un pays dont les gens d'Occident savent le nom. Mais connaissez-vous le mien ? Je vous le livre :

Je m'appelle Zayed bin Sultan Al-Nahyan.

Je suis de la famille Al-Nahyan, de la tribu des Bani Yas.

J'ai façonné une nation comme le potier façonne l'argile. J'ai accompli l'impossible, atteint des rives que tous disaient inaccessibles. Jamais pour ma propre gloire, mais pour celle des miens. Je n'étais pas seul. Je fus accompagné par la mémoire de nos pères, ceux qui supportèrent avec patience les peines d'une vie âpre, dans un milieu hostile, un climat sans bienveillance.

Je m'appelle Zayed bin Sultan Al-Nahyan.

Je suis le petit-fils de Zayed le Grand.

Durant des siècles cette région du monde où je suis né demeura inchangée : moutonnement de dunes et plages argentées, plus douces que le velours. Au xv^e siècle arrivèrent les Portugais. Ils fondèrent des comptoirs dans la région, développèrent le commerce des perles et de l'or, disparurent ensuite, ne laissant derrière eux que de gros canons de bronze braqués vers l'horizon.

Plus tard, ce furent les Hollandais, puis les Ottomans. Ces derniers, trop occupés en Méditerranée pour s'intéresser sérieusement au golfe Arabe, se bornèrent à installer de petites garnisons sur ses lisières occidentales, sans jamais approcher mon pays, et ils succombèrent à la torpeur des sables.

Des décennies s'écoulèrent encore.

Le xix^e siècle vit apparaître les Anglais. Les dirigeants de l'Indian Office prirent le Golfe et mon pays sous leur protection pour le compte de Sa Gracieuse Majesté. Et cela jusqu'en 1971.

Dans ces temps lointains, la tribu des Bani Yas – l'une des plus importantes de la Péninsule arabe – était elle-même composée de plusieurs tribus. C'est une histoire commune, plutôt des liens du sang, qui les a unies. Originaires de la Péninsule arabe, mes ancêtres ont migré au début du xvii^e siècle vers le sud-est pour planter leurs tentes entre la côte, au Nord, et le Rub Al-Khali, le Quart vide, au Sud. Le Quart vide. Le Désert des déserts.

Fermez les yeux.

Imaginez des milliers et des milliers de plaines de sable, d'arbustes mangés par le soleil. Immensité effrayante où seuls les héros s'aventurent. C'est à l'orée de ce Quart vide, dans l'oasis de Liwa, que les Bani Yas firent halte, et c'est de ce lieu béni que tout est parti.

Al-Nahyan, Zayed, Bani Yas, Al-Dhafra, le « père de la gazelle ».

Ce soir, ces noms résonnent dans ma tête comme des tambours.

Je les entends, je les entends.

Ils m'ont accompagné dès le jour de ma naissance, ils seront présents à l'heure de ma mort.

Je me souviens de tout.

Nous étions des Bédouins. Nous le sommes restés au tréfonds de nous-mêmes. Chasseurs, chameliers, dresseurs de faucons, cheikhs, bergers, des gueux et des poètes aussi. La poésie ! Ah ! la poésie. J'ai tant aimé cet art. Dans mes moments de solitude, de chagrin ou de bonheur, des vers ont jailli spontanément de ma plume, telles des lucioles dans la nuit. Au fond, qu'est-ce qu'un poète sinon un homme qui, dans les ténèbres d'un monde insaisissable, entrevoit un peu mieux sa raison d'être et perçoit les lueurs de l'aube ?

Tendez l'oreille.

Écoutez ces vers psalmodiés, écrits et récités au cœur des caravanes. Observez les chameaux envoûtés qui alignent leur pas sur les rimes. Al-Taghrouda. C'est ainsi que nous nommons cette forme si particulière de poésie.

Aujourd'hui, mes frères ont troqué leurs pur-sang contre des Mercedes ou des Toyota, alors qu'auparavant, observateurs infatigables, ils se déplaçaient sans boussole, en se fiant à l'observation des étoiles et de l'environnement. Certains étaient même capables de reconnaître les traces de leurs chameaux dans le sable.

La télévision a remplacé les feux de camp. Et pour cause, j'ai hissé mon peuple vers la modernité, transformé des groupes disparates avec leur passé de rivalités, inégaux en taille et en richesses, pour les réunir en une seule nation. Et j'en suis fier, car nous avons la climatisation, nous voyageons par les airs, mais nos traditions séculaires demeurent, têtues.

Aux alentours de l'année 1855, lorsque mon grand-père Zayed le Grand fut désigné pour diriger le clan, il n'avait que vingt ans. Vingt ans, mais la sagesse et la clairvoyance d'un ancien. C'était un personnage unique. Dans les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale, il fut, et de loin, le plus important et le plus influent des cheikhs de la côte et, tout au long de son long règne – cinquante-cinq ans –, notre pays a connu une période de prestige sans précédent. Pour gouverner, il ne se fondait pas sur la force, mais sur un subtil équilibre entre droits et devoirs. En plus de consolider sa propre position et de renforcer la sécurité intérieure, cet homme exceptionnel a aboli l'esclavage, encouragé l'instruction des filles, refusé de devenir un vassal des Turcs – même en échange d'une

importante rétribution –, organisé des sentinelles de nuit et il a étendu son autorité sur de nombreuses tribus qui, jusque-là, étaient restées fidèles à ses rivaux. Réussir à fédérer des chefs qui aspiraient à demeurer maîtres d'eux-mêmes mais aussi de l'autre fut un exploit, dans cet univers si rude qu'est le désert, où la vie n'est avant tout qu'une lutte pour la vie.

Gens d'Occident, vous qui vivez sur des terres vertes, où la pluie abonde, où la faune et la flore sont à portée de votre main, vous ne pouvez imaginer ce qu'est le désert. C'est un milieu redoutable qui interdit toute faiblesse, où les rafales de vent sont si desséchantes que vos lèvres recroquevillées gercent et que vos cils envahis par des grains impalpables semblent se retirer et mettre à nu vos yeux contractés par la souffrance. Étrangement, c'est là que je me suis toujours senti le mieux. Chaque fois que mes responsabilités me l'ont permis, c'est au pied des dunes que je suis allé me ressourcer. Alors que je m'apprête à rendre mon âme au Tout-Puissant, j'ai encore une soif inaltérée de ces espaces où tout ce qui n'est pas nécessité devient superflu.

Dans ces temps anciens, nous étions partagés en deux communautés. Certains gardaient les troupeaux à l'intérieur des terres, d'autres, la majorité, fréquentaient la côte car on y avait découvert un trésor : les perles. Cinq mois par an, à partir de mars, jusqu'au milieu de l'été, les hommes partaient à bord de leurs sambouks, de frêles esquifs, à la recherche, selon l'expression du poète, des « larmes des dieux » ; souvent vers Al-Hirat, une chaîne

d'ilots réputée pour la richesse de ses fonds. C'était l'époque de la grande prospérité.

Les plongeurs travaillaient toute la journée. Aidés d'une grosse pierre pour accélérer leur descente, ils étaient ramenés à la surface par une corde tirée par un haleur lorsqu'ils venaient à manquer d'air. Ils restaient entre deux et quatre minutes sous l'eau, le temps de ramasser, à l'aide de gants en cuir, des huîtres qu'ils entassaient dans un panier accroché à la taille. Leur équipement se résumait à une pince en os pour boucher leurs narines. La plongée répétée usait le corps. Tous ceux qui la pratiquaient souffraient de maux d'oreilles, quand ils ne devenaient pas sourds. Ils ne restaient pas longtemps sous l'eau, mais nombreux étaient ceux qui remontaient avec du sang qui leur coulait du nez. De surcroît, ils restaient endettés jusqu'à la fin de leur vie et, après leur mort, leur dette était transmise en héritage à leur famille. C'est cruel. Mais c'est ainsi. Mes pères n'avaient pas le choix. Il fallait vivre, survivre.

Un sourire me vient aux lèvres lorsque je repense à ces marins pour qui la mer, sœur du désert, n'était que mystères. Qu'y avait-il sous la surface ? Quel monstre ? Quel trésor ? Pourquoi l'eau était-elle salée ? D'où venait le vent ? Même les anciens ne connaissaient pas les réponses.

Les perles, mais aussi les dattes. Le Prophète – paix et prières soient sur lui – n'a-t-il pas affirmé : « Celui qui déjeune le matin de sept dattes, rien ne pourra lui nuire ce jour-là » ?

Mon grand-père, lui, s'intéressait passionnément à l'agriculture et à l'irrigation, conscient qu'elles étaient les clefs de notre survie. Dans un pays où l'eau manque cruellement, une idée vous hante : en trouver. C'est l'or du désert. C'est au moment où la dernière goutte roule sur vos lèvres que vous prenez conscience que la vraie valeur de la vie se mesure à l'aune de votre résistance à la soif. De l'eau, il y en avait à profusion dans l'oasis d'Al-Buraïmi. Un don du Tout-Puissant. Mais elle sommeillait sous les sables depuis des milliers d'années. Il fallait donc la désensabler, et ordonner son flux au creux de canaux. Les *aflaj*. C'est à quoi mon grand-père s'est consacré. Il ne lui fallut pas moins de dix-huit mois pour creuser le premier : le *falaj* Al-Jahili. Et plus tard, quand vint mon tour, j'ai poursuivi et développé son œuvre.

Au cours de ces longues années, je me suis souvent interrogé. Où ai-je puisé l'énergie nécessaire pour accomplir ce que j'ai accompli ? Bédouin avant tout, enfant du désert, n'ayant appris que tardivement et imparfaitement à lire, d'où m'est venue cette force mystérieuse ? On ne réussit de grandes choses que si l'on est inspiré par une force plus grande. Aujourd'hui au couchant de ma vie, je crois avoir trouvé la réponse : donner et aimer. Y a-t-il puissances plus incomparables que l'amour et le don ? Celui qui n'a jamais été pris de ces fièvres ne peut me comprendre.

En cette heure de ressouvenance, je pose par la pensée mon regard sur mes enfants. Des hommes aujourd'hui dont je suis fier. Sur mes épouses, la troisième en particulier. Ma

bien-aimée Fatima, éclat de lumière qui illumina quarante-quatre ans de ma vie. Je vous en reparlerai sûrement.

Je songe aussi à ma mère, Salama, que Dieu ait son âme. Salama bint Butti, de la noble tribu des Al-Qubaisi.

Elle a su instiller dans mon cœur un principe immuable : ne jamais choisir la violence ; toujours préférer la paix au conflit, convaincue qu'elle était que c'est uniquement par le bien que l'on supprime le mal.

Est-ce un jour de printemps ou d'automne que ma mère nous a convoqués, mes trois frères et moi ? Drapée dans sa *kandoura*, l'air grave, elle nous a invités à nous asseoir et elle a déclaré : « Jurez, mes enfants, jurez de ne jamais vous entre-tuer, jurez-moi qu'aucun de vous ne versera le sang de l'autre. Jurez ! »

Nous avons juré. Et nous n'avons jamais failli.

Ce n'est pas sans raison que Salama exigea de nous ce serment. Après la mort de mon grand-père Zayed le Grand, notre famille a connu des déchirures, des nuits qui firent saigner la lune. Il y eut des deuils et des larmes. Et des chagrins plus profonds que la mer. Des pertes, comme celle de mon père qui me fut cruellement, violemment enlevé alors que j'avais tout juste huit ans. J'ai gardé la date en mémoire : 4 août 1926. Mais à quoi bon revenir sur le passé ? L'oubli est une grâce et il n'est pas bon de réveiller les spectres.

Aujourd'hui, voilà plus de trente ans que ma tendre Salama a été rappelée par le Créateur des mondes. Du

ventre de ma mère, quand suis-je sorti ? Quel prince, quel émir, quel roi se déracine vraiment, définitivement de ce royaume-là ? J'ai la certitude que ceux qui n'ont jamais versé de larmes au souvenir de leur mère ne sont pas des hommes. À mon vieil âge, il m'arrive encore de me lover contre son souvenir. C'est en lui que je me ressource à l'heure où les étoiles se voilent et lorsqu'un chagrin m'envahit.

Il y a un temps pour toute chose
sous les cieux.

Oasis d'Al-Aïn, 15 septembre 1948

Moi, Wilfred Thesiger, lorsque je suis arrivé dans l'oasis ce jour-là, un soleil impitoyable écrasait de ses rayons le fort Al-Muwajji. Une impressionnante enceinte carrée en pisé, bardée à chaque angle de tours saillantes et d'un imposant portail.

J'ai sauté au bas de mon chameau, épousseté ma tunique maculée de poussière et ajusté mon keffieh sur le crâne.

Dans le lointain, on entrevoyait le pic du mont Hafit, point culminant du pays.

Adossés contre l'un des murs du fort, des hommes étaient assis sur des tapis disposés à même le sable autour d'un personnage d'une trentaine d'années.

Barbe brune, visage carré. Il était vêtu d'une *dishdasha* blanche, d'un gilet négligemment ouvert sur la poitrine, et

se distinguait de ceux qui l'entouraient par la cordelette noire de son turban, flottant sur les épaules, et non torsadé autour de la tête. Il avait un poignard à sa ceinture. Une cartouchière ceignait ses reins. Un fusil, sans doute un Lee-Enfield, était rangé à ses côtés.

Cheikh Zayed. C'est lui que je venais voir.

Frère cadet de Cheikh Chakhbout, qui dirigeait le pays, Zayed occupait depuis deux ans la fonction de gouverneur de la région d'Al-Aïn, à 160 kilomètres de la capitale – capitale dont la plupart des gens ignorent qu'elle est située sur une île : l'île du père de la Gazelle. Son prestige était grand auprès des Bédouins. Il passait pour un être simple. Et je savais qu'il était respecté tant pour sa sagacité que sa force physique. « Zayed, disait-on, connaît et monte les chameaux aussi bien que nous. C'est un excellent tireur et, de plus, il sait se battre. »

Je me suis présenté.

— *As-salam alaïkoum*. Je...

Il m'a aussitôt interrompu :

— *Alaïkoum as-salam*. Je sais qui tu es. Tu es anglais. Tu t'appelles Wilfred Thesiger. Tu es celui qui a osé braver le Désert des déserts et tu es en route pour Oman. Viens, assieds-toi. Bienvenue dans notre *barza*. Mon frère m'a prévenu de ton arrivée.

Barza... On disait aussi *majlis*. Une tradition ancestrale. Une parenthèse centenaire qui consiste à se réunir pour débattre de tout et de rien, et pour un cheikh, ou un souverain, c'était l'occasion d'une interaction entre lui et ses sujets.

À peine m'étais-je assis qu'un serviteur me présenta du café dans une minuscule tasse.

J'en ai profité pour confier :

— Cheikh Chakhbout m'a été d'un grand secours.

— Je ne suis pas étonné. Mon frère a le cœur sur la main. C'est un homme de bien. Ainsi, tu veux te rendre à Oman ? La région n'est pas sûre, tu en es conscient, je suppose. Tu cours de grands risques.

— J'en ai pris aussi lorsque j'ai traversé le Désert des déserts.

— Certes, mais la nature est parfois moins cruelle que les hommes. Pourquoi ces voyages ?

— Comme toujours, la curiosité. Mais, surtout, parce que je pense que tôt ou tard le monde nomade disparaîtra. Alors, je veux l'explorer, le raconter pour le sauver de l'oubli.

— Une noble intention. Mais tu t'attaques à des vastitudes. Une vie ne suffira pas.

J'ai approuvé en silence.

J'avais trente-huit ans. Né en Éthiopie où mon père représentait alors le Royaume-Uni, j'avais conservé de mon enfance une passion démesurée pour le nomadisme et le désert. Dès l'âge de seize ans, je m'étais juré d'y consacrer ma vie en arpentant sans relâche les coins les plus reculés de la Péninsule arabe, en prenant des notes, en couchant sur des feuilles mes impressions, en brossant les portraits des êtres que je croiserais. Bien sûr, je ne doutais pas que d'autres, un jour, m'emboîteraient le pas, et rapporteraient des renseignements plus utiles

que les miens. Néanmoins, dans mon for intérieur, j'étais persuadé qu'ils ne seraient plus en mesure de saisir l'essentiel : l'âme secrète de ces pays. Elle aurait disparu.

Le serviteur nous resservit du café sans qu'aucun de nous deux n'en ait redemandé. Il en serait ainsi tant que nous n'aurions pas agité notre tasse dans la main droite.

Le cheikh reprit :

— On raconte que l'an passé tu as osé t'introduire dans le territoire de la tribu des Duru. Comment as-tu pu ?

— Je me suis fait passer pour un marchand syrien.

Zayed éclata de rire.

— Tu as eu de la chance. Moi, je ne me serais pas laissé prendre !

Changeant brusquement de sujet, il m'interrogea de nouveau :

— Connais-tu un dénommé Bird, un Anglais lui aussi ?

— Oui. Richard Bird. J'ai fait sa connaissance il y a trois ans, à Bahreïn. Il est le représentant de l'Irak Petroleum Company. Je sais qu'il habite actuellement non loin d'ici. Quand il a appris que je venais, il s'est proposé de m'héberger, mais j'ai refusé. Si l'on m'identifie à une société pétrolière, cela compromettra grandement mes chances d'entrer à Oman. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il est le premier à m'avoir parlé de toi. Je sais qu'il essaye d'obtenir de mon frère le droit de forer dans la région. Mais il a du mal. Le pétrole n'intéresse pas Chakhbout. Ou si peu. Lorsqu'un jour, tout heureux,

des géologues britanniques lui annoncèrent qu'ils en avaient trouvé, il a grogné : « De l'eau ! Trouvez-moi de l'eau ! » Je le comprends. L'eau c'est la vie. Ce qui ne l'a pas empêché, juste avant votre grande guerre, de signer une autorisation de forage au bénéfice de PDTC¹. Il leur a accordé un bail de soixante-quinze ans pour une somme de 115 000 roupies² par an. Les Britanniques exercent sur nous d'énormes pressions pour qu'on les autorise à creuser. Chakhbout n'y est pas vraiment opposé, mais il ne veut pas céder à n'importe quelles conditions et il préfère investir dans la prospection de puits artésiens et la construction de pipelines pour acheminer l'eau vers notre capitale qui est, comme tu le sais, une île.

Le cheikh désigna un point par-delà les palmiers.

— Il en a déjà fait construire un qui part d'Al-Saad, non loin d'ici. Ainsi les deux mille ou trois mille citoyens qui résident sur la côte ne risquent-ils plus de mourir de soif.

Il s'interrompit, tandis qu'un imperceptible sourire animait ses lèvres.

— Je soupçonne mon frère de posséder un flair très particulier. Figure-toi qu'avant de mettre en œuvre ce pipeline il a demandé conseil à des experts britanniques. La question qui se posait était simple : y avait-il suffisamment de réserves d'eau dans l'oasis ? Les ingénieurs ont suggéré à

1. Petroleum Development Trucial Coast. Le contrat fut signé le 14 janvier 1939.

2. Soit très approximativement 115 000 dollars.

Chakhbout de procéder à une étude du sous-sol avant d'amorcer le projet ; elle aurait permis de ne pas se lancer dans une entreprise qui risquait d'échouer. Sais-tu ce que mon frère a décidé ?

J'ai guetté la suite.

— Il s'est fié à son instinct. Il a passé outre les avis de ces gentlemen, a économisé les 10 000 dollars qu'aurait coûtés l'étude et ordonné la mise en chantier du pipeline. L'avenir lui donna raison. L'eau était bel et bien présente. À profusion. Étonnant, n'est-ce pas ? L'eau, te dis-je, l'eau est son obsession.

J'ai failli risquer un commentaire, mais ai jugé qu'il eût été déplacé.

Je connaissais bien Cheikh Chakhbout.

La première fois que je l'avais rencontré remontait à trois semaines, à qasr Al-Hosn. Un palais-forteresse construit sur le site de l'ancienne tour de guet ; la tour que l'on avait érigée à l'endroit où, il y a bien longtemps, un chasseur avait trouvé la mort près d'un puits : « le père de la gazelle ». Depuis plus d'un siècle Al-Hosn était devenu la résidence de la famille Al-Nahyan.

Un garde m'avait introduit dans une petite salle, où le souverain était réuni en compagnie de ses frères Hazza et Khalid. Hazza, plus jeune que Chakhbout de deux ans, approchait la quarantaine. Khalid devait avoir entre trente et trente-cinq ans.

Chakhbout se montra courtois, bien que quelque peu distant. Il s'exprimait d'une voix posée, se déplaçait lentement et paraissait contrôler avec vigilance un tempéra-

ment assez émotif. Mais, très vite, j'ai découvert chez lui un trait de caractère inattendu : l'humour. Un humour pince-sans-rire. Assez percutant.

Nous avons beaucoup parlé ce matin-là de tout et de rien. Entre autres du commerce des perles, Chakhbout se plaignant – à juste titre – des gigantesques profits que les Banians, les marchands indiens, se faisaient sur le dos des pêcheurs du pays. Une perle achetée à 2 668 roupies était réexportée de Bombay vers l'Europe à 400 000 roupies ! De surcroît, en tant que sujets britanniques, les Banians bénéficiaient notamment d'exemptions de droits dans les transports.

Ensuite, passant d'un sujet à l'autre, Chakhbout s'était étendu sur la guerre qui faisait rage en Palestine entre Juifs et Arabes après l'annonce de la création de l'État d'Israël, qu'il considérait comme une grande injustice infligée aux Palestiniens.

Au fil du dialogue, j'avais pu toucher du doigt la très grande méfiance que le cheikh ressentait à l'égard des « sept sœurs¹ ». Selon lui, la découverte du pétrole conduirait inévitablement à une perte d'identité, en cela nous partagions les mêmes craintes. Néanmoins, force était de reconnaître que cette méfiance était disproportionnée. En s'opposant systématiquement à tout changement, Chakhbout laissait le pays immobile. La capitale était réduite à un misérable conglomérat de *barastis*, des huttes

1. Surnom donné aux sept plus grosses compagnies pétrolières dès le milieu de 1940 jusqu'en 1970.

de palmes, construites au pied des dunes. Il n'existait pas la moindre route, pas d'hôpitaux, pas d'éclairage public, pas d'écoles, pas d'aéroport à part une modeste piste de sable sur l'îlot de Das et une casemate – création des Anglais pour les pilotes de la RAF. Le seul édifice à peu près digne de ce nom était qasr Al-Hosn. Et encore, il datait du XVIII^e siècle. Alors que grâce aux revenus pétroliers, les États voisins étaient en train de s'arrimer au XX^e siècle.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Cheikh Zayed reprit la parole, mais sur un ton plus grave.

— En réalité, au-delà du pétrole, de l'eau et de tout le reste, il existe une vraie tragédie à laquelle nous sommes confrontés depuis la fin de la guerre.

Il se tut pour articuler en faisant la grimace :

— Kokichi Mikimoto !

J'ai cru avoir mal entendu.

— C'est à ce gentleman que nous devons tous nos malheurs actuels. M. Kokichi Mikimoto est l'inventeur de la perle de culture. Une invention qui a failli nous mener à la ruine. Quatre-vingts pour cent de nos revenus provenaient du commerce perlier. Depuis que les Japonais ont commercialisé leurs perles qui ne sont que du toc, nos sambouks ne voguent presque plus et nos pêcheurs sont dans la misère. Quelques-uns tentent de se reconvertir en manœuvres pour le chargement des bateaux, ou dans l'élevage ou dans l'agriculture ; les autres s'exilent, ils quittent notre pays pour tenter de survivre ailleurs. Quelle tristesse !

Zayed marqua une pause, agita sa tasse de café que cette fois le serviteur se hâta de récupérer.

— Chacun de nous, reprit-il, est porteur d'une ambition. Chakhbout porte la sienne ; d'autres en portent une autre. Pour ma part, je suis convaincu qu'il y a un temps pour toute chose sous les cieux. C'est affaire de patience.

Il répéta :

— Il y a un temps pour toute chose.

Soudain, un Bédouin d'un certain âge surgit du groupe et se campa tout net en face de nous. Après avoir frappé violemment le sol de sa canne, il s'écria :

— Alors, Zayed, qu'est-ce que tu comptes faire à propos des chameaux qu'on m'a volés ?

Zayed ne se montra nullement offusqué par cette manière si cavalière de l'apostropher. Au contraire. Une expression affable se dessina sur son visage et il attendit patiemment que l'homme finisse de plaider sa cause. Lorsque enfin il se tut, le verdict fut annoncé :

— Sois tranquille, mon frère. Nous châtierons le voleur lorsque nous l'aurons identifié. Entre-temps, je te dédommagerai. Pars en paix.

Un sourire de gratitude éclaira les rides de l'homme et, après s'être répandu en grâces et bénédictions, il repartit en clopinant.

— Trancher n'est pas toujours simple, expliqua Zayed. Parfois, un plaignant vient accuser un hors-la-loi de l'avoir dépossédé de ses bêtes. Le coupable peut d'ailleurs fort bien se trouver assis parmi nous. Dans le doute, je tente alors de ne pas offenser le hors-la-loi, ni de perdre

GILBERT SINOÛÉ

Le Faucon

« Me voici au couchant de ma vie. Je suis né le 6 mai 1918. J'ai quatre-vingt-six ans.

Une certitude : j'ai mille ans de souvenirs.

En cette heure où le jour décline, assis en tailleur au sommet de cette dune de sable, comme du temps de ma jeunesse au milieu des Bédouins de ma tribu, ces souvenirs je les vois qui défilent en cortège sur la ligne d'horizon.

Je vois des villes qui s'enchevêtrent dans la chevelure du temps. Des villes aux vastes avenues se dressent désormais ici, sur ma propre terre où n'existaient alors que les routes du vent. Je vois des gratte-ciel et des jardins, là où ne poussait que la rocaïlle. Des palmiers, des nuées de palmiers. Des écoles, des universités, des hôpitaux, des musées, et tant d'autres rêves devenus vrais. Un mirage devenu pierre et acier.

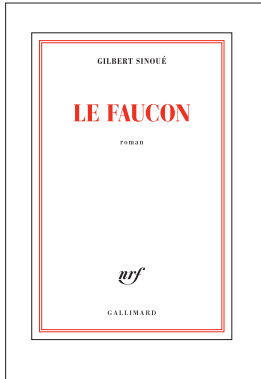
Ce ne fut pas simple, mais ce fut exaltant.

J'ai tiré des entrailles du désert un pays dont les gens d'Occident savent le nom : le "père de la Gazelle".

Mon nom, lui, vous est peu connu.

Je m'appelle Cheikh Zayed. »

Gilbert Sinoué est né au Caire. Avec ce nouveau roman, l'auteur de L'enfant de Bruges confirme son talent de conteur. Grand connaisseur de l'histoire et des mythes du Moyen-Orient, il exhume à travers ces pages le destin hors du commun de Cheikh Zayed, l'un des hommes les plus fascinants du XX^e siècle.



Le faucon
Gilbert Sinoué

Cette édition électronique du livre
Le faucon de Gilbert Sinoué
a été réalisée le 5 mai 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072846625 – Numéro d'édition : 349812).
Code Sodis : U24836 – ISBN : 9782072846632.
Numéro d'édition : 349813.